



« POUR METTRE EN MON JARDIN DES FLEURS DE LEUR JARDIN¹ » : INCLUSION DE LA NATURE DANS LES PREMIERS VERS DE JEAN VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

Antoine SIMON (Sorbonne Université)

Né en 1536, le Normand Jean Vauquelin de La Fresnaye publie en 1555, pendant ses études à Poitiers, le recueil bucolique des *Foresteries*², le premier dans le goût de la Pléiade³. Il a suivi quelques années des études à Paris et a admiré ses aînés de la Brigade, Ronsard et Du Bellay notamment. Mais on ignore trop souvent un second recueil, les *Idillies et Pastorales*⁴, publié seulement en 1605 au sein des *Diverses Poesies*, dont la rédaction a vraisemblablement été commencée en 1558⁵ et qui semble déjà presque terminée en 1560⁶. Ainsi notre réflexion portera sur ces deux recueils, celui publié dans la jeunesse de l'auteur et celui publié à la fin de sa vie, mais qui ont tous deux été écrits dans les premières années du poète. Tout semble d'ailleurs opposer les œuvres de jeunesse de Vauquelin, *Les Foresteries* et les *Idillies et Pastorales*, aux œuvres de la maturité, comme *L'Art poetique françois*⁷ ou les *Satyres françoises*. Dans les années 1550-1560 le poète utilise des vers hétérométriques, des formes et longueurs de poèmes variés : on y trouve bergers, amours pastorales, description d'une nature luxuriante. Dans les années 1570-1590⁸, le ton de sa poésie est assombri par les guerres de religion qui en retardent la publication⁹. Il n'utilise plus que l'alexandrin ou le décasyllabe sans jamais plus les alterner. Ses poèmes sont alors plus longs et plus réflexifs, traitent de la poésie ou des mœurs de son temps. L'homme et le poète se sont assagis¹⁰, ont mûri et ont remarqué

¹ Jean Vauquelin de La Fresnaye, « Satyres françoises », *Diverses Poesies*, Caen, Macé, 1605, I, 1, « Au Roy », v. 64, p. 137. Les références suivantes aux *Satyres françoises* et aux *Diverses Poesies* se feront dans cette édition, précédées de la mention SF ou DP.

² Jean Vauquelin de La Fresnaye, *Les deux premiers livres des Foresteries*, Poitiers, Marnefz et Bouchetz, 1555.

³ Jean Vauquelin de La Fresnaye, *Les Foresteries*, éd. M. Bensimon, Genève, Droz / Lille, Giard, 1956, p. VIII. Les références suivantes aux *Foresteries* se feront dans cette édition, précédées de la mention LF.

⁴ DP, « Idillies et Pastorales », p. 445-624. Les références suivantes aux *Idillies et Pastorales* se feront dans cette édition, précédées de la mention IP.

⁵ Jean Balsamo, « Le Chant et son inscription dans les *Diverses Poésies* de Vauquelin de La Fresnaye », *Poetry and music in the french Renaissance, proceedings of the sixth Cambridge french Renaissance colloquium 5-7 july 1999*, ed. by J. Brooks, P. Ford and G. Jondorf, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 2001, p. 229.

⁶ On trouve à la fin des *Idillies et Pastorales* un projet de préface de réédition des *Foresteries* qui est daté de 1560. Voir IP, II, 65, p. 613-622. Il s'agit de l'antépénultième poème du recueil. La mention de la traduction des œuvres de Virgile par les frères Le Chevalier d'Aigneaux au poème suivant suggère que ce dernier date au moins de 1582 et est, par conséquent, un des rares ajouts tardifs au recueil, voir IP, II, 66, p. 622-623.

⁷ DP, « L'Art poetique françois », p. 1-120.

⁸ Vauquelin affirme qu'il a commencé son art poétique en 1574 et ses satires sont rédigées dans les années 1580-1590. Voir Georges Mongrédien, « Les Satires de Vauquelin de La Fresnaye », *La Basse-Normandie et ses poètes à l'époque classique, actes du Colloque organisé par le Groupe de recherches sur la littérature française des XVI^e et XVII^e siècles, tenu à l'Université de Caen en Octobre 1975*, dans *Cahier des Annales de Normandie*, n° 9, 1977, p. 132.

⁹ Pascal Debailly, *La Muse indignée. Tome I. La satire en France au XVI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque de la Renaissance », 2012, p. 764.

¹⁰ René Fromilhague, *Malherbe, technique et création poétique*, Paris, Armand Colin, 1954, p. 100.



aussi que la manière d'écrire a changé plusieurs fois en quelques décennies¹¹. Le titre proposé, « Pour mettre en mon jardin des fleurs de leur jardin », extrait des satires de Vauquelin, est un aveu programmatique du poète annonçant qu'il emprunte, traduit, reprend à d'autres poètes, ce qu'il fait effectivement tout au long de sa vie. La métaphore de l'« ente », de la greffe et celle du jardin sont assez constantes chez le Normand qui va même jusqu'à parler du « grand Dieu jardinier de la terre¹² » dans son art poétique. Mais il faudra se demander si ce jardin n'est que métaphorique et établir ce que Vauquelin prend aux autres poètes et pourquoi. Qui sont les modèles de l'étudiant-poète qui se lance en poésie, plutôt que d'étudier le droit¹³? Ce jardin peut-il aussi renvoyer à un lieu concret ? Ce ne serait plus une métaphore, mais un lieu planté d'arbres qui, pour un poète dont le nom est « La Fresnaye », est déjà tout un programme arboricole. Y a-t-il une spécificité normande dans les évocations de la nature par un poète qui a passé la plus grande partie de son existence près de Falaise et de Caen, c'est-à-dire dans le Calvados ? La nature est-elle représentée pour elle-même¹⁴ ou pour signifier, dire, affirmer autre chose ?

« JE VIVOY CEPENDANT AU RIVAGE OLENOIS¹⁵ »

À la mort du poète, ses enfants héritent des terres de Sacy, d'Arry, des Yveteaux, des Aulnez, de La Fresnaye et de Boissey¹⁶. Il est évident que ces noms renvoient à des terres possédées par cette famille issue de la noblesse. Mais ce qui surprend à la lecture des *Foresteries*, c'est la variété orthographique de son nom. Vauquelin signe les *Foresteries* sous le nom de « I. Vauquelin de la Fresnaie¹⁷ », la dédicace porte le nom de « I. Vauq. de la Fresnée¹⁸ » et le recueil s'achève par la signature « I. Vauquelain, de la Frénaie¹⁹ ». Dans les poèmes dédicatoires, on trouve un sonnet dédié à « J. V. de la Fresnaye²⁰ », un autre à « J. Vauquelin de la Frénaie²¹ » et un poème dédié à simplement « la Fresnée²² ». Cette variété orthographique disparaît dans les *Diverses Poesies* de 1605 où le titre de « Sieur De la Fresnaie Vauquelin » revient à plusieurs reprises. Si l'orthographe peut être changeante au XVI^e siècle, il est plus rare que le nom d'un homme soit lui-même orthographié de manière différente à quelques pages d'intervalle. Cette variante orthographique permet d'associer plus facilement le nom du poète à celui de l'arbre, et à son ensemble forestier, la frénaie, ce que Vauquelin d'ailleurs ne manque pas de faire :

¹¹ Voir Antoine Simon, « “Un stile simple et bas” : dépouillement de la langue dans les *Satyres françoises* de Jean Vauquelin de La Fresnaye », *La langue à l'épreuve. La poésie française entre Malherbe et Boileau*, G. Peureux, D. Reguig, dir., Tübingen, Narr Francke Attempto Verlag, coll. "Biblio 17", 2024, p. 35-56.

¹² Jean Vauquelin de La Fresnaye, *L'Art poétique*, éd. G. Pellissier, Paris, Garnier frères, 1885, [Genève, Slatkine Reprints, 1970], I, v. 35, p. 2. Les références suivantes à *L'Art poétique françois* se feront dans cette édition, précédées de la mention APF.

¹³ Vauquelin écrit dans son art poétique : « En ce temps, ô quel heur ! sans haine et sans envie, / Nous passions dans Poitiers l'Avril de nostre vie, / Au lieu de desmeler de nos Droits les débats, / Muses, pipez de vous, nous suivions vos ebats : », APF, II, v. 1067-1070, p. 122.

¹⁴ Voir Antoine Simon, « Le recours à l'image animalière chez Jean Vauquelin de La Fresnaye », *Animal et portrait à la Renaissance, De bestiae dignitate*, C. Beuzelin, A. Fémelat, dir., (à paraître).

¹⁵ APF, III, v. 1185, p. 1185.

¹⁶ Georges Mongrédien, « Quelques documents nouveaux sur Vauquelin de La Fresnaye », *Mélanges d'histoire littéraire (XVI^e-XVII^e siècle) offerts à Raymond Lebègue*, Paris, Nizet, 1969, p. 132-133 et p. 254-255.

¹⁷ LF, p. VI.

¹⁸ LF, « À M. Du Val », p. 6.

¹⁹ LF, p. 162.

²⁰ LF, p. 161.

²¹ LF, p. 165.

²² LF, p. 164.



Mais quoi, mes Forestiers, au bord de noz rivages
Vous augmentez encor les moiteus marécages
De vos pleurs, regretants vôte Pan conducteur,
De ce lieu le pasteur :
Vôte Pan, et mon père, à qui fut ordonnée
Et pour vous et pour moi ce lieu, cète Fresnée,
Dont les bois et les eaus qui furent son souci,
Le soient du fils aussi.
Plutost seront les prés au Printens sans verdure
Que n’honorent pasteurs de fleurs sa sepulture,
Plutost se cueilleront les olives l’été
Qu’au bois ne soit chanté.
Car c’est lui, Forestiers, qui joignit à noblesse,
Maugré le Dieu guerrier, des bois la gentillesse,
Et lequel est chanté sous l’ombre de nos pins
L’honneur des Vauquelins.
Et moi son fils seulet à toute heure je porte
Des lauriers sur sa tumbé, affin qu’il en resorte
Un laurier verdissant, dont se couronneront
Ceux qui pasteurs seront²³.

Vauquelin semble bien évoquer ici la terre des Fresnaye, les possessions forestières familiales. Louisa McKenzie propose une lecture psychanalytique de la perte d’un père mort quand Vauquelin était jeune, ici intégré dans un poème imité de l’*Arcadia* de Sannazar dont l’original préférerait le motif mythologique au motif familial²⁴. Néanmoins, ailleurs dans les *Foresteries*, Vauquelin évoque bien encore son domaine, sa terre, et ce en des termes très concrets. S’adressant à une cousine normande, il écrit :

Di-tu point à ma Frénée,
En la regardant de loin
Tu es seule abandonnée ,
De toi peu de gens ont soin :
O Frénée enda tu dois
Bien te plaindre à cete fois :
Châcun de ton bois emporte,
Et sans avoir nul égard,
Bon et mauvais on fagote
Garroté dans une hart,
Ceus qu’on diroit defendeurs,
C’est eus qui sont emporteurs. [...]
Mais cousinete Annelete
Qui maintenant à loisir
Ce que ton souhait souhaite
Embrasses à ton plaisir,
Di-tu point seulete à moi
Comme m’aïant devant toi :
Aussi, cousin, on n’a que faire
De garder ses boucs au bois,
Aïant une sainte mere

²³ LF, I, 2, v. 30-49, p. 15-16.

²⁴ Voir Louisa Mackenzie, *The Poetry of Place : Lyric, Landscape, and Ideology in Renaissance France*, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 2011, p. 157-169.



Qui les garde sous ses lois :
Une mere qui peut bien
Faire un tout d'un petit rien.
Cousine ainsi tu peus dire
A ton cousin volontiers,
Qui plu-tost suivre desire
Aus forests les Forestiers,
Que sage penser comment
Il feroit mieux autrement²⁵.

L'évocation du domaine est ici des plus concrètes. Le refus du rachat de sa terre par un membre de sa famille renvoie à une réalité notariale d'une trivialité plutôt rare. Le père de Vauquelin avait laissé une veuve ruinée par ses activités militaires²⁶. Ailleurs, dans une de ses satires, le poète revient sur le refus de sa mère de vendre une partie du domaine :

Contre l'espoir de plusieurs toutefois
Gardez premierement entiers furent nos bois,
Quand par un heureux soin ma mere gouvernante,
Ayant ma Garde-noble, en fut la conservante,
Et maniant du mien l'annuel revenu,
Mes debtes aquitta depuis par le menu²⁷.

Si certains passages de la poésie de Vauquelin renvoient bien à des possessions concrètes et aux problèmes financiers auxquels il a pu être confronté, le poète fait sans cesse référence à la Normandie qu'il a connue et dans laquelle il a grandi. Les amours de Philanon et Philis, sous-titre des *Idillies et Pastorales*, semblent se dérouler en Normandie :

Philanon, de Philis absent,
Sentant toujours Amour present,
Qui devant les yeux luy presente
À tous propos Philis absente,
Aux rives d'Orne s'en alloit,
Et plein d'angoisse ainsi parloit :
Orne qui, vivant Ptolomée
Olene estoit jadis nommée :
Qu'Oulne nos majeurs apelloient,
Quand ton nom escrire ils souloient²⁸.

Vauquelin fait régulièrement référence à l'Orne, qu'il évoque sous des formes anciennes « olene » ou « oulne » et que l'on peut trouver aussi chez lui sous la forme adjectivale de « olenois ». Il peut même parfois être plus précis en ce qui concerne la topographie :

Une autrefois encor, ô champestres Bocages,

²⁵ *LF*, II, 7, v. 13-24 et v. 43-60, p. 141-143.

²⁶ Georges Mongrédien, *Étude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin seigneur des Yvetaux, Précepteur de Louis XIII (1567-1649)*, Paris, Auguste Picard, 1921, [Genève, Slatkine Reprints, 1967], p. 36.

²⁷ *SF*, « À son livre », I, 6, v. 153-158, p. 187.

²⁸ *IP*, I, 70, v. 1-10, p. 511.



Vous orrez Philanon de Philis amoureux.
Vous orrez, ô forêts, ses laments douloureux
Resonner au rebat de vos deserts sauvages.
De rechef, belle Olene, en tes moites rivages,
Tu plaindras la langueur de son mal langoureux !
Plaiguez à son retour son amour rigoureux,
Vous Pasteurs qui paisez vos bœufs en ses herbages.
Si d’amour est en toy, belle onde de Cressy,
Une blêtte encor, tu l’entendras aussi,
Aussi fera la Roche et l’eau du petit Ante :
Mais, las ! que luy vaudra de vous estre entendu,
Si Philis, qui son cœur esclave s’est rendu,
Ne croit point de sa foy la fermeté constante²⁹ !

L’Ante traverse la ville de Falaise. Cette rivière est alimentée dans la ville par un cour d’eau qui provenant d’une source au sud de la ville qui porte le nom de « fontaine de Crecy ». Cette jonction se fait au niveau du faubourg de la Roche, en contrebas du château, où l’on trouve aujourd’hui encore la « Rue de la Roche ». L’Orne passe au sud de Falaise et va jusqu’à Caen. La Fresnaye-Sauvage, lieu de naissance de Vauquelin, se trouve au sud de Falaise. Vauquelin décrit ici les cours d’eau et les reliefs de sa Normandie natale. Ce sera une constante dans sa poésie, puisque l’on retrouve les mêmes lieux évoqués dans une de ses satires :

Car de Cressy la douce onde bruyante,
Qui par canaux d’artifice coulante,
Passe en tes prez : et puis les monts rocheux,
Qui cachent Ante en ses vallons facheux :
Et d’autrepart la haute Roche au Fées
Que chaque jour visitent les Orphées³⁰

Il évoque toujours cet univers normand dans son art poétique :

Tesmoins sont de ma part la belle eau de Cressy,
Ante petit, la Roche, et mon grand Orne aussy³¹,

Ainsi lorsque Vauquelin parle de son « jardin », il s’agit concrètement de la Normandie qu’il a laissée derrière lui pendant ses études parisiennes, poitevines, puis berrichonnes. La nature est évoquée dans sa dimension aristocratique, seigneuriale ou alors davantage géographique, avec la plus grande précision. Elle évoque le fief seigneurial, s’inclut dans la poésie même du poète.

« JE CONNOISSOY BAÏF ET RONSARD J’ADOROY, / DU BELLAY³² »

Jean Vauquelin de La Fresnaye fréquente le collège de Boncourt à Paris, de 1551 à 1554, il assiste à la représentation de la *Cléopâtre captive* de Jodelle. Il fait donc ses études non loin du collège de Coqueret et fréquente Ronsard, Du Bellay, Belleau, La Péruse et bien d’autres jeunes

²⁹ *IP*, I, 21, v. 1-14, p. 474.

³⁰ *SF*, « à Jean de Morel », III, 2, v. 193-198, p. 258.

³¹ *APF*, II, v. 1081-1082, p. 123.

³² *SF*, « À son livre », I, 6, v. 169-170, p. 188.



poètes de la Pléiade. Mais à la différence du Normand, né en 1536, tous sont nés dans les années 1520. Il est donc de quelques années le cadet de ces étudiants-poètes. Son premier poème date de 1553 et est publié dans *Les Foresteries* deux ans plus tard. Il consiste en une réécriture du voyage d'Arcueil de Ronsard :

Les Bacchantes ou le folastrissime voyage DESCRIPTION DE L'AURORE
d'Hercueil pres Paris, dédié a la joyeuse Pour s'aller jouer à ses compagnons êtans à Chéli. 1553.
Troupe de ses compagnons, fait l'an 1549.

FOREST. 7.

Amis, avant que l'Aurore,
Recolore
D'un bigarrement les cieux,
Il fault rompre la paresse
Qui vous presse
Les paupieres sus les yeulx.

Compains, que le plus adêtre
Vienne voir par la fenêtre
Les astres, qui sont ôtez :
Et la mere aus Eumenides
Qui laisse ses lieux humides
Contrainte de tous cotez.

Dormez donc or que la Lune
La nuit brune
Traisne de ses noirs chevaux :
Dormez donc ce pendant qu'elle
Emmielle
Le plus amer de voz maux :

Voiez la rosine Aurore,
Qui de fleurs le ciel colore,
De jaune le bigarrant :
Et pour passer la carriere
De Phebus qui va derriere,
Son Thiton laisse dormant.

Sus Abel, ouvre la porte,
Et qu'on porte
Devant ce troupeau divin,
Maint flacon, mainte gargouille,
Mainte endouille
Esperon à picquer vin.³³

Echarpe cête bouteille,
Et ce flacon, et reveille
Nôtre hôte de Lon-jumeau,
De son meilleur vin apporte,
Sa liqueur mieus reconforte
Que la fraicheur d'un ruisseau³⁴.

À plus d'un égard, le poème de Vauquelin suit celui de Ronsard. Le Vendômois décrit « Hercueil pres Paris », c'est-à-dire l'actuelle ville d'Arcueil, au sud de la banlieue parisienne. Chez Vauquelin les « compagnons » sont à « Chéli » et plus tard il est question de « Lon-jumeau ». Les villes actuelles de Chilly-Mazarin et Lonjumeau sont également au sud de Paris. Le titre renvoie au jeu chez Ronsard avec une « joyeuse troupe », et chez Vauquelin, les « compagnons » ont pour projet de « s'aller jouer ». Les deux poèmes commencent par une apostrophe, aux « Amis » chez Ronsard, aux « Compains » chez Vauquelin. On y décrit dans les deux poèmes l'« Aurore », mais on évoque aussi un « flacon » de « vin » chez Ronsard, une « bouteille » et un « flacon » chez Vauquelin.

Vauquelin entre donc en poésie en imitant Ronsard et en décrivant la nature, l'aurore qui se lève. Le poète normand n'a jamais caché ses sources. Dans la dédicace des *Foresteries*, il écrit :

A ce moien pour orner les rives de mon Orne, dont les cristalines ondes
lui agréent assez, j'ai cueilli des plus mignardes fleurettes desquelles la

³³ Pierre de Ronsard, « Les Bacchantes », *Œuvres complètes*, éd. P. Laumonier, [réed. J. Céard, Paris, STFM, 2015, 7 vol.], t. III, v. 1-12 et v. 31-36, p. 184-186.

³⁴ *LF*, I, 7, v. 1-12 et 37-42, p. 52-54.



Nimphe Arethuse ait point illustré la Sicille : et de celles dont le Mince
enflé borde ordinairement ses bords : et dont le petit Sebethe a le mieus
empeinturé les prairies Neapolitaines,³⁵

Le projet de Vauquelin est clair, ce que Théocrite a été en Sicile, Virgile à Mantoue où coule le Mincio et Sannazar à Naples où coule le Sebetto, Vauquelin le sera en Normandie où coule l'Orne. On trouve, dans les *Idillies et Pastoralles*, le même principe encore clairement affiché puisque le nom du poète imité se trouve dans le titre : « Idil. 76. Imitée de la 12 de Theocrite³⁶. », « Idil. 6. Imitation d'une Ode d'Horace³⁷. », « Idil. 54. Imitée de la dernière de Theocrite³⁸. » Dans un autre poème des *Foresteries*, Vauquelin rend encore hommage à ceux qu'il imite, à ses modèles :

De trois lyres

C'est trop enflé dedans ce bois
Nostre Forestiere musete,
Ca qu'on m'apporte sus l'herbete,
La Lyre des poètes François,
Que je sonne une chansonnete
Sus la lyre du Vandomois³⁹ :

Mais sa corde je ne veu pas,
Où c'est que guerrier il accorde
De la furieuse discorde,
Qui ensanglante les combats :
Mais bien la chanterele corde
Où il fredonne ses ébats.

Il me faut encores avoir
De Baïf la corde benine⁴⁰
Qui sonne comme sus Meline
Il avoit jouïssant pouvoir :
Car la corde de sa Francine
Plus sainte sent son saint devoir⁴¹.

Qu'on m'apporte la corde aussi
Où Tahureau mignard, mignarde⁴²
Une amourete si gaillarde
Qu'il m'ôte le triste souci :
Je veu maintenant prendre garde
A m'éjouir un peu ici.

Je veu qu'ici dans ces bôquets
Une lyrete je façonne,
Qui de gaité tou-jours resonance

³⁵ LF, « À M. Du Val », p. 5.

³⁶ IP, I, 76, p. 521.

³⁷ IP, II, 6, p. 545.

³⁸ IP, II, 54, p. 586.

³⁹ C'est-à-dire Ronsard.

⁴⁰ Baïf publie *Les Amours* en 1552.

⁴¹ Baïf publie les *Quatre livres de l'Amour de Francine* en 1555.

⁴² Tahureau publie les *Sonnetz, Odes et mignardises de l'Admirée* en 1554.



Baisers, et amoureux caqués,
Atouchements, et ce qu'on donne
Sus le soir au bruit des criqués⁴³.

Ces trois lyres sont donc Ronsard, nommé ici le « Vandomois », Baïf, auteur des *Amours de Méline* et des *Amours de Francine*, et Tahureau et ses poèmes écrits pour l'Admirée. On peut remarquer que la célébrité de Ronsard fait qu'on peut utiliser un toponyme pour le désigner. D'autre part, selon Marc Bensimon⁴⁴, Vauquelin imite une ode de Belleau, que le poète aurait lui-même traduite d'Anacréon :

Que sa lyre ne veut chanter que d'Amours
Ode

Volontiers je chanterois
Les faictz guerriers de noz Rois,
Mais ma lyre ne s'accorde
Qu'à mignarder une corde
Pour l'Amour tant seulement :
En essay dernièrement
Je changé cordes et lyre,
Et ja commençois à dire
D'un haut stille, la grandeur
D'Hercule, et de son labeur :
Mais tousjours elle fredonne
L'Amour qu'elle contresonne,
Comme celle qui tousjours
Ne veut chanter que d'Amours.
Adieu Mars, Adieu ton ire,
Puis que mon Luc ne veut dire
Que les Amours desormais,
Adieu Princes pour Jamais⁴⁵.

Un autre poème, mais cette fois d'Olivier de Magny, pourrait être la source des « trois lyres » de Vauquelin :

XXIII

A trois des plus excellens poetes de son temps

Sus donc Ronsard, Bellay, Jodelle,
Accordez la lyre immortelle,
Qui rend immortel vostre loz,
Et d'un chant qui doucement sonne,
Chantez ceste douce felonnie,
Qui me brusle jusques aux os.

Ainsi, mon Ronsard, ta Cassandre
Douce, à ton col se vienne pendre
Ne fraudant tes doctes labeurs,
Ainsi Bellay, pout ton Olive

⁴³ *LF*, I, 9, v. 1-30, p. 64-66.

⁴⁴ *LF*, p. 64.

⁴⁵ Remy Belleau, « Les odes d'Anacréon », *Œuvres poétiques*, éd. G. Demerson, Paris, Honoré Champion, « Textes de la Renaissance », 1995, t. I, p. 81.



Nostre posterité t’escrive
Au reng des plus divins harpeurs.

Et toi, Jodelle, ainsi la Muse
Retive, son luth, te refuse,
Si jamais tu le veux tanter,
Jusqu’à tant que tu nous descœuvres
Quelqu’un de tous ces divins œuvres
Que, jeune, elle t’a faict chanter⁴⁶.

Daniel Ménager voit dans cette ode la preuve qu’ « Une nouvelle fois [...], Magny apparaît comme un trait d’union entre le groupe des poètes issus de Coqueret et ceux qui, comme Jodelle, viennent de Boncourt⁴⁷ ». Rappelons que Vauquelin a lui aussi fait ses études au collège de Boncourt. Ainsi, le poème de Vauquelin ne révère pas trois, mais six lyres, puisqu’il faut ajouter à Tahureau, Ronsard et Baïf, cités par Vauquelin, Anacréon, Olivier de Magny et Rémi Belleau.

Les premiers poèmes de Vauquelin se comprennent donc dans plusieurs contextes, à la fois l’émulsion parisienne des années 1553, année d’« Audaces et innovations poétiques⁴⁸ », mais aussi le collège où l’élève pratique le latin et l’italien. L’étudiant-poète normand qu’est Vauquelin met bien dans son jardin poétique des fleurs cultivées par d’autres auteurs, empruntant tour à tour aux Grecs, aux Latins, aux Italiens et à ses contemporains français.

« CETTE VIE EST LA FOREST⁴⁹ »

Si le jardin de Vauquelin peut évoquer ses terres, ou bien ses emprunts littéraires, il peut aussi évoquer l’intime amoureux. On a vu que l’étudiant-poète imitait certains auteurs, citant même leurs muses, Méline ou Francine. Vauquelin, lui, aura Myrtine :

Je ne veu point un regne de Pelope,
Un or jaunâtre, ou devancer le vent,
Mais avec toi, Myrtine, être souvent. [...]
Si j’ai Myrtine, ha fi de tous les bois,
Dans les Palais vivrai comme les Rois⁵⁰.

Chacun s’accorde à dire que cette Myrtine n’est autre qu’Anne de Bourgueville, la future épouse de Vauquelin⁵¹. Si elle est présente dans quelques poèmes des *Foresteries*, les amours de « Philanon et Philis », autres pseudonymes de Myrtine et Sauvaget, sont l’objet du 1^{er} livre des *Idillies et Pastorales*, qui elles aussi sont centrées autour de deux bergers facilement identifiables à Vauquelin et sa jeune épouse :

⁴⁶ Olivier de Magny, « Les Gayetez », éd. D. Ménager, *Œuvres poétiques*, F. Rouget (dir.), Paris, Honoré Champion, « Textes de la Renaissance », 1999, t. I, p. 325.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 499.

⁴⁸ Olivier Halévy, Jean Vignes, dir., *Paris 1553 : audaces et innovations poétiques*, Paris, Honoré Champion, « Colloques, congrès et conférences sur le XVI^e siècle », 2021.

⁴⁹ *IP*, I, 50, v. 1, p. 495.

⁵⁰ *LF*, I, 6, v. 194-196 et 199-200, p. 47.

⁵¹ Voir, *LF*, p. VIII ; Jean Timoteï, *Chorographie urbaine, politique et théologique à Caen au XVI^e siècle : l'exemple de Charles de Bourgueville. Etude suivie d'une édition commentée des Recherches et Antiquitez de Normandie, 1588*, Thèse dirigée par François Roudaut, Montpellier, Univ. Montpellier III, Paul Valéry, 2001, p. 44-45 ; Françoise Joukovsky, « Paysage et rhétorique : La Normandie de Vauquelin de la Fresnaye », *Le Paysage normand dans la littérature et dans l'art*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980, p. 36.



Tandis que moy Tyrsis j’assemble mes troupeaux,
J’entrevois quelquefois entre les pastoureaux
Philanon sur le soir, qui s’écarte au rivage
D’Orne, pour rencontrer sa Philis au passage.
Je ne fay lors semblant de les voir s’embrasser,
De se jouer ensemble et de se caresser :
Mais secret je me cache aupres un peu d’ombrage
Alors j’enten Philis qui luy tient ce langage :
O mon cher Philanon, je t’aime mieux, m’amour,
Que je n’aime mes yeux ni la clarté du jour : [...]
Philanon repondoit : Mon cœur, plus que moymesme,
Plus que tous mes troupeaux et plus que tout je t’aime⁵²

Au sujet de cet aspect presque autobiographique de la description pastorale de la nature de Vauquelin, Jean Balsamo écrit :

L’univers poétique de la bucolique offrait en effet les ressources d’un ingénieux discours autobiographique, auquel Vauquelin se consacra dans l’ensemble achevé des *Diverses poésies*. Les *Idillies* étaient le roman de Philanon et Philis, et la reconstitution idéale du couple formé par Jean Vauquelin et Anne de Bourgueville. La biographie ne servait pas à l’invention d’une fiction qui aurait un autre sens ; la fiction bucolique permettait de dire la biographie dans ce qu’elle avait de plus intime, et d’exprimer la force d’un sentiment, l’amour conjugal, dans le seul genre qui pût lui donner une dignité littéraire conforme à la dignité de ses acteurs⁵³.

Vauquelin ne cache presque pas cette lecture autobiographique de ses poèmes pastoraux. Dans une autre de ses idillies, il écrit :

Anne-Philis, encor je n’avois pas connu
Le bien qui pour t’aider m’est depuis venu.
Cette fillette alors je surnommoy Myrtine,
En mémoire du Myrt de Venus la Cyprine.
Depuis, ce mesme Amour et ce mesme destin
Me fist encor brûler d’un amour enfantin :
Quand tout premier je fu brûlé, jeune Philine,
Du feu que vos beaux yeux mirent dans ma poitrine. [...]
Voila comme j’estoy langoureux, palissant,
En l’Avril de mon âge, aux forest gemissant
Mon piteux accident : n’osant dans les familles
Encore decouvrir ma jeune ardeur aux filles⁵⁴.

⁵² *IP*, I, 64, v. 1-10 et 19-20, p. 506-507.

⁵³ Jean Balsamo, « Jean Vauquelin de La Fresnaye et « La nature en chemise » : quelques remarques sur les origines de l’Idylle », *La Naissance du monde et l’invention du poème, Mélanges de poétique et d’histoire littéraire du XVI^e siècle offerts à Yvonne Bellenger*, éd. J.-C. Ternaux, Paris, Honoré Champion, « Etudes et Essais sur la Renaissance », 1998, p. 190.

⁵⁴ *IP*, II, 66, v. 127-134 et v. 155-158, p. 618-619.



Ainsi le jardin, la description de la nature et de ses bergers est certes le moyen topique d'évoquer des amours pastorales, mais cela permet aussi de chanter, de déclarer de vrais sentiments par des noms parfois à peine voilés. Toutefois, Vauquelin ne s'arrête pas à une simple mention d'un nom dans ses poèmes, la description de la nature est encore plus précise, plus subtile. Françoise Joukovsky, en commentant une idillie du poète normand, a bien mis en avant comment Vauquelin parvenait à décrire « la prédominance de leurs désirs et de leurs passions dans les éléments constitutifs du paysage⁵⁵ ». L'exemple qu'elle prend est le suivant :

Cette vie est la forest
Où seul Philanon se plaist :
Cette ombre et cette verdure
Est l'Espoir qui peu luy dure :
Ces lieux cachez sont les rets
D'Amour, suivi de regrets :
Ces haliers et ces epines
Sont les rudesses malines,
Les dedains et les refus,
Qui le rendent tout confus :
Sa Maistresse c'est la Beste,
Après qui se fait la queste :
Son Penser, c'est le limier,
Qui va questant le premier.
Ses chansons, ce sont l'enceinte
Qui l'ont au Buisson contrainte
De se rendre quelquefois
Plus courtoise dans les bois⁵⁶.

Selon Françoise Joukovsky « Le corps humain et les sentiments sont [...] analysés en différents termes qui trouvent leur équivalent dans la nature. [...] Comme dans un portrait d'Arcimboldo, Philis se recompose d'un poème à l'autre en termes végétaux⁵⁷ ». En effet, plus d'une fois dans les *Idillies et Pastorales*, Vauquelin fait se confondre le visage de la femme aimée et celui de la nature :

Au beau visage de Philis,
Comme en un lict, Amour se couche
Entre les roses et les lis
Et sur les œillets de sa bouche⁵⁸

Plus loin dans le recueil, la confusion se fait avec le bouquet de fleurs :

Quand je voy ces belles fleuretes,
Ces Roses, ces passevelous,
Que la Nature a mis en vous,
Le beau jardin des amouretes :

⁵⁵ F. Joukovsky, « Paysage et rhétorique... », art. cit., p. 40.

⁵⁶ *IP*, I, 50, v. 1-18, p. 495-496.

⁵⁷ F. Joukovsky, « Paysage et rhétorique... », art. cit., p. 40.

⁵⁸ *IP*, I, 6, v. 1-4, p. 452.



Et que je voy ces Roses belles,
Dans un bouquet de fleurs que l'art
En vostre large sein epart,
Comme un Printemps de fleurs nouvelles :
Vraiment je ne puis pas connoistre
Si ces fleurs, ces Roses, ces lis,
Peuvent estre vous, ô Philis,
Ou si ces fleurs vous pouvez estre⁵⁹.

Ainsi, décrire la nature, c'est décrire le visage ou les sentiments humains par la métaphore horticole. La nature est une manière de dire autre chose.

La dernière foresterie, imitée de la dernière églogue de Sannazar, reprend le topos de la lecture d'un poème gravé sur un tronc. Déjà, Sannazar évoquait une jeune « Philis », il évoquait le pin, le peuplier ou l'orme, mais Vauquelin s'intéresse, quant à lui, à une autre essence d'arbre :

Nous ne leumes ces vers sans admiration, toutefois nous les passames assez legerement, pour la soudaine veüe d'un frêne environné en mille sortes de ses mêmes branches, lequel on dit que les Driades au pié sec, et les Naiades au mouillé ont ainsi ageancé, et croi que pour cête même cause Philereme fist crevacer son écorce de ces vers :

Frêne hautain, forestier et champêtre,
L'arbre premier de tant d'arbres divers,
L'arbre immortel au renom de mes vers,
L'arbre aus serpent tou-jours odieus maître :
La coudre rond, mais tu ne fais counoitre
Propre à la guerre, et jamais de travers
De toi tortu les monts ne sont couvers,
Ains droit et hault tou-jours as voulu naître.
Je fais mes dards, pour tous mes arcs, de toi,
Les Forestiers en font de même moi,
Et Panarethe en fait les siens encore :
Phebus aussi en patronne ses traits,
Sa chaste seur son carquois en décore,
Ainsi au bois à tous nous satisfais⁶⁰.

Ce sonnet, un des plus connus de Vauquelin qui revient dans bien des anthologies, semble porter en lui la signature de son auteur. Il y a ici, une sorte de fusion entre l'arbre, le poème et le nom du poète, chacun servant l'autre. Ainsi, Vauquelin opère une espèce de fusion métonymique dans sa poésie, dans laquelle on ne distingue plus très bien où s'arrête la nature et où commence le biographique, ce qui est de l'ordre du descriptif et ce qui est de l'ordre du topique.

⁵⁹ *IP*, I, 31, v. 1-12, p. 482.

⁶⁰ *LF*, II, 9, v. 184-204, p. 155.



« ICI SEUL JE ME PLAINS, O FRESNAIE-AU-SAUVAGE, / À TOI DE MES ENNUIS⁶¹ »

Le titre proposé, « Pour mettre en mon jardin, des fleurs de leur jardin », impliquait une inclusion, une greffe dans l'univers horticole de Vauquelin dans ses premiers vers. Il a fallu dans un premier temps évoquer le jardin dans le sens le plus concret, celui qui est possédé. Vauquelin est un aristocrate, il possède des terres, et son nom même est associé aux bois qu'il évoque dans sa poésie. C'est un jeune homme qui ne connaît guère que le bocage normand et ses terres, et donc qui les évoque. On a vu aussi dans quelle mesure évoquer la nature pouvait être une réécriture, une adaptation des auteurs antiques et contemporains. Ainsi, décrire la nature c'est faire partie d'un groupe, appartenir à la Pléiade. Enfin ce rapport d'inclusion se retrouve plus concrètement encore dans la poésie même. Effectivement, décrire la nature pastorale, c'est parler de soi, de ses sentiments, et s'associer métonymiquement à la nature.

Si, par la suite, la nature n'occupe pas une position aussi centrale dans les œuvres de Vauquelin que dans celles de sa jeunesse, elle reste un lieu de refuge dans les *Satyres françaises*. Ce sera une nature, toujours normande, qui s'oppose à la ville, comme le veut d'ailleurs le topos littéraire :

Puis ma Fresnaie et mon connu Bocage,
Qu'en plus d'un stile et qu'en plus d'un langage,
J'ay célébré, tant qu'il sera conté
Par nos neveux, en depit de Lethé⁶².

La nature, dans les derniers poèmes de Vauquelin, conserve encore ce rapport à l'intime et à l'intertextualité, avec les derniers vers qui rappellent Du Bellay. Le poète s'adresse ici à la nature et à sa terre qui sont très fortement personnifiées :

Ici seul je me plains, ô Fresnaie-au-Sauvage,
À toi de mes ennuis ; et ce bois m'est tesmoin,
Ces champs et ces beaux prez, du lamentable soin
Qui souvent m'accompagne au bord de ce rivage.
Quand je me voy, Fresnaie, en ton bois, en l'ombrage,
Racontant ma tristesse en quelque sombre coin,
Je suis comme un Nocher, hors du péril au loin
Qui bien aise raconte un évité naufrage.
Je t'ay de mes ayeux : tandis que je seray,
Comme en lieu plus que j'aime, en toy, je me pliray
Si contraire ne m'est, de Dieu, la destinée :
Ulisse voyageant de mesme en divers lieux,
De Circe et Calipson, refusa l'heur des Dieux,
Pour revoir de plus près fumer sa cheminée⁶³.

⁶¹ DP, « Divers Sonets », 26, v. 1-2, p. 714.

⁶² SF, « À Jean de Morel », III, 2, v. 205-208, p. 259.

⁶³ DP, « Divers Sonets », 26, p. 714.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- BELLEAU, Remy, *Œuvres poétiques*, G. Demerson (éd.), Paris, Honoré Champion, « Textes de la Renaissance », 1995-2003, 6 vol.
- MAGNY, Olivier de, *Œuvres poétiques*, F. Rouget (dir.), Paris, Honoré Champion, « Textes de la Renaissance », 1999-2006, 2 vol.
- RONSARD, Pierre de, *Œuvres complètes*, éd. P. Laumonier, [réed. J. Céard, Paris, STFM, 2015, 7 vol.].
- VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Jean, *Les deux premiers livres des Foresteries*, Poitiers, Marnefz et Bouchetz, 1555.
- VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Jean, *Diverses Poesies*, Caen, Macé, 1605.
- VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Jean, *Les Foresteries*, éd. M. Bensimon, Genève / Lille, Droz / Giard, 1956.
- VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Jean, *L'Art poétique*, éd. G. Pellissier, Paris, Garnier frères, 1885, [Genève, Slatkine Reprints, 1970].

Textes critiques

- BALSAMO, Jean, « Jean Vauquelin de La Fresnaye et “La nature en chemise” : quelques remarques sur les origines de l'Idylle », *La Naissance du monde et l'invention du poème, Mélanges de poésie et d'histoire littéraire du XVI^e siècle offerts à Yvonne Bellenger*, éd. J.-C. Ternaux, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 175-191.
- BALSAMO, Jean, « Le Chant et son inscription dans les *Diverses Poésies* de Vauquelin de La Fresnaye », *Poetry and music in the french Renaissance, proceedings of the sixth Cambridge french Renaissance colloquium 5-7 july 1999*, ed. by J. Brooks, P. Ford and G. Jondorf, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 2001, p. 219-240.
- DEBAILLY, Pascal, *La Muse indignée, t. I, « La satire en France au XVI^e siècle »*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- FROMILHAGUE, René, *Malherbe, technique et création poétique*, Paris, Armand Colin, 1954.
- HALÉVY, Olivier, et VIGNES, Jean (dir.), *Paris 1553 : audaces et innovations poétiques*, Paris, Honoré Champion, 2021.
- JOUKOVSKY, Françoise, « Paysage et rhétorique : La Normandie de Vauquelin de la Fresnaye », *Le Paysage normand dans la littérature et dans l'art*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980, p. 35-43.
- MACKENZIE, Louisa, *The Poetry of Place : Lyric, Landscape, and Ideology in Renaissance France*, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 2011.



- MONGRÉDIEN, Georges, *Étude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin seigneur des Yvetaux, Précepteur de Louis XIII (1567-1649)*, Paris, Auguste Picard, 1921, [Genève, Slatkine Reprints, 1967].
- MONGRÉDIEN, Georges, « Quelques documents nouveaux sur Vauquelin de La Fresnaye », *Mélanges d'histoire littéraire (XVI^e-XVII^e siècle) offerts à Raymond Lebègue*, Paris, Nizet, 1969, p. 127-133.
- MONGRÉDIEN, Georges, « Les Satires de Vauquelin de La Fresnaye », *La Basse-Normandie et ses poètes à l'époque classique, actes du Colloque organisé par le Groupe de recherches sur la littérature française des XVI^e et XVII^e siècles, tenu à l'Université de Caen en Octobre 1975, dans Cahier des Annales de Normandie*, n° 9, 1977, p. 69-76.
- SIMON, Antoine, « Le recours à l'image animalière chez Jean Vauquelin de La Fresnaye », *Animal et portrait à la Renaissance, De bestiae dignitate*, dir. C. Beuzelin, A. Fémelat, (à paraître).
- SIMON Antoine, « “Un stile simple et bas” : dépouillement de la langue dans les Satyres françoises de Jean Vauquelin de La Fresnaye », *La langue à l'épreuve. La poésie française entre Malherbe et Boileau*, G. Peureux, D. Reguig, dir., Tübingen, Narr Francke Attempto Verlag, coll. "Biblio 17", 2024, p. 35-56.
- TIMOTEL, Jean, *Chorographie urbaine, politique et théologique à Caen au XVI^e siècle : l'exemple de Charles de Bourgueville. Etude suivie d'une édition commentée des Recherches et Antiquitez de Normandie, 1588*, Thèse dirigée par François Roudaut, Montpellier, Univ. Montpellier III, Paul Valéry, 2001.